

Ces quelques pages préparées par des étudiants et intitulées « DIALOGUE AVEC M. RICOEUR SUR LA PSYCHANALYSE » (24.1.1964) étaient mises à la disposition des étudiants inscrits au cours dans la série des « photocopiés » : les « Cahiers de philosophie - UNEF - FGEL », Vol 2 n°8. Elles ne sont donc pas à considérer comme un texte de Paul Ricoeur, mais plutôt comme un écho de son dialogue avec ses étudiants.

## DIALOGUE AVEC M. RICOEUR SUR LA PSYCHANALYSE (24.1.64)

### Cahiers de philosophie - UNEF - FGEL Vol 2 n°8

Ricoeur : Je répondrai à vos questions. Vous savez que nous sommes très malhabiles dans ce genre d'expérience. En France, nous n'avons pas l'habitude du séminaire, ni de la discussion.

Contesse : Vous dites que de la psychanalyse on ne peut donner une transcription phénoménologique, qu'elle n'a pas de lieu, ou plutôt que son Discours est un Discours mixte, ambigu. Seulement pour dire cela, il faut bien vous situer quelque part vous-même dans une certaine dimension, celle d'un cogito qui opère un déchiffrement, comme différence répétée de l'apodicticité et de l'adéquation. C'est là le lieu d'où vous parlez. C'est pourquoi vous pouvez penser la psychanalyse comme le passage d'une philo abstraite de la réflexion à une philo concrète, c'est à dire d'un cogito abstrait à un cogito concret, ayant opéré une médiation réflexive.

Mais, si on essaie de restituer la symbolique de l'expérience que Freud institue, de réinstaurer - dis-je - ce que Freud veut dire, au delà d'une conceptualisation qui est, certes, parfois défailante, on peut se demander si l'herméneutique arrive à ce lieu du Discours psychanalytique, qui existe et qui est proprement l'Autre en tant que le problème de la réalité, c'est de reconnaître qu'on ne possède pas soi-même le maniement de l'Autre. Autrement dit, le discours philosophique ne met-il pas en question le déploiement même d'une herméneutique, d'une philosophie de la volonté, qui chercherait à l'intégrer ou même à le comprendre ? Le cogito concret n'est-il pas lui-même une forme du sujet de l'énoncé ? Ne peut-on pas alors venir au sein de ce cogito concret par une dialectique assez alerte du signifiant et du signifié ? (rires dans la salle). En rapportant la transposition sur le thème d'une appropriation nouvelle de notre effort pour exister, dans un style éthique lui-même aussi alerte, d'où la reprise de sens ? Finalement cette reprise de sens aboutit-elle à autre chose ? Ce serait là en tout cas la thèse qui y serait implicite. Aboutit-elle à autre chose qu'à une théorie intentionnelle de l'inconscient ?

Ricoeur : Il y a de vraies et de fausses questions dans votre intervention, parce que la question : "n'est-il pas vrai que...[....] Mais je l'accepte tout à fait, parce qu'elle met en question mon entreprise. Et c'est pourquoi j'accepte de parler, à bâtons rompus, de ce je voudrais faire.

J'accepte entièrement la critique. Effectivement l'interprétation freudienne est une mise en question du Sujet de la phénoménologie, du sujet de la réflexion, C'est pourquoi je n'ai pas parlé dans mon cours de l'interprétation phénoménologique, mais de l'échec de celle-ci : et j'essaierai de montrer que justement on peut aller à la rencontre des faits et des théories de la conceptualisation psychologique, avec des concepts tirés de la phénoménologie. Et même la phénoménologie la plus tirée du côté de la psychanalyse, celle, si vous voulez, de Merleau-Ponty et de De Waelhens. Mais je crois qu'on ne rejoint pas la psychanalyse. J'accepte donc tout à fait cette idée que la psychanalyse ruine le premier sujet que nous avons "sous la main" :

et c'est pourquoi le rapport que la psychalyse peut avoir avec la réflexion est d'abord négatif, car je ne peux rejoindre les concepts psychanalytiques qu'au prix d'une certaine ascèse du sujet, le désaisissement du sujet de conscience. J'irais aussi loin que vous voudrez dans ce sens là, et c'est pourquoi je ne suis pas du tout satisfait par les interprétations idéalisantes, ni celles du type Politzer, ni même celles de la psychanalyse existentielle de Sartre première manière, à la fin de l'Etre et le Néant. Je ne crois pas qu'on puisse rattraper dans une théorie du sens, qui aurait comme modèle la conscience, le contenu de la psycha. Là où j'essaierais de me défendre, c'est que je ne puis penser l'inconscient, la Topique, les concepts économiques, séparés de toute espèce de sujet. Et ma tâche précisément c'est de trouver quel est le sujet de la psycha. C'est pourquoi je pense que ce désaisissement ne peut être qu'un épisode pour reconquérir enfin un autre Cogito. Un cogito plus mûr, moins naïf.

Sinon je crois qu'on va construire une mythologie. Et alors Alain avec tous les adversaires intellectualistes de la psychanalyse avait raison ! Finalement on ferait penser l'inconscient. Je crois que je pense, il n'y a que moi qui pense, je pense. Ce qui se passe dans un inconscient ce n'est pas "je pense", mais j'accepte la formule de type lacanien : "ça parle". Je puis rattacher "ça parle" à "je pense" mais ce n'est pas un autre Malin Génie. Si nous ne voulons pas doubler la conscience d'une autre conscience, ou donner une conscience à l'inconscient, il faut vraiment élaborer le sujet de pensée comme l'énigme-sujet.

Comment le faire ? Il faut mener absolument de front la méthode d'époché phénoménologique à un sujet, et d'autre part la critique de la conscience, c'est à dire que l'entreprise par laquelle je découvre la "conscience fausse" doit toujours être couplée à l'entreprise par laquelle je récupère le Je du « je pense ». Mais si je déconnecte ces deux entreprises, je construis le "monstre philosophique » d'un inconscient qui pense.

Il y a évidemment une autre possibilité : ce serait un discours sans sujet. Je pense par exemple aux interventions de Mannoni. Mais ce n'est pas tout à fait le problème... c'est lacanien, si on veut... le discours anonyme [ ]

Ce problème que j'avais également rencontré avec Lévi-Strauss me paraît philosophiquement insensé (1). Je ne comprends pas ce que serait un sens qui ne serait pas le sens par lequel un sujet se comprend. Ce serait peut-être là finalement le divorce le plus radical.

Contesse : Vous dites que vous recherchez un sujet : c'est une entreprise louable, mais...

Ricoeur : Merci !

Contesse : Mais la question posée était: ce sujet une fois trouvé est-ce qu'il se situera au lieu de l'Autre.

Ricoeur : Ah oui !

Contesse : J'entends l'Autre avec un grand A.

Ricoeur : Veuillez expliquer, pour vos camarades...

Contesse : Dans le "ça pense" de l'Inconscient est donné à la fois, mais dans un même mouvement, le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation, c'est à dire le sujet qui insiste. Voilà la question.

Ricoeur : Je ne peux pas séparer l'un de l'autre. Et c'est ce que veut dire Husserl, dans les Méditations cartésiennes, au paragraphe 9, lorsqu'il dit que l'apodicticité du "Je pense" et l'inadéquation du je pense vont de pair(2). Parce que, s'il n'y a pas apodicticité d'un "je pense", je ne sais pas non plus ce que signifie l'inadéquation de la conscience. Enfin, une histoire qui serait l'histoire de personne, je ne sais pas ce que cela veut dire..

Contesse : Mais le "je" du "je pense" n'est pas en psychanalyse d'abord à l'intérieur de la pensée, il est aussi à l'intérieur de la parole. Et c'est pourquoi Lacan dit : "je pense où je ne suis pas".(3)

Ricoeur : Oui mais ça ne règle pas la question du sujet

Contesse : Non mais...

Ricoeur : Parce que je pense à l'interprétation que Thevenaz donnait du cogito cartésien, tout au moins dans une interprétation trop scolaire, qui est une première vérité. En tout cas, Descartes l'a compris comme une vérité après laquelle il en vient d'autres. Mais peut-être faut-il dire que le cogito n'est jamais première vérité mais toujours dernière vérité : je vais vers le point de départ de la philosophie, je ne l'ai jamais atteint. L'atteindre, ce serait justement avoir fait coïncider l'Autre avec le sujet. Autrement dit le cogito est toujours à chercher, n'étant pas du tout originaire.

.....

Un étudiant : Pensez-vous qu'on puisse vraiment parler dans l'analyse d'accès à un discours véritable, ou véridique ? Parce que le terme même de "véridique" me semble impliquer certains critères de vérité. Vous avez parlé tout à l'heure de "mise en disponibilité" : mais peut-elle être neutre ? Ne doit-elle pas être liée à un critère de vérité ?

Ricoeur : je ne vois pas l'opposition entre disponibilité et vérité. C'est une vérité qui rend libre, comme chez Saint Jean.

L'étudiant : mais quelle vérité ?

Ricoeur : vous voulez dire : quelle vérité est engendrée par la liberté ? Mais alors, reprenons les Epitres. C'est la reconnaissance : "je suis cet homme qui ...", Ce n'est pas la vérité sur la totalité du Cosmos. C'est la véritable situation du désir dans le champ intersubjectif. Je ne sais pas si c'est le langage de Contesse... mais dans les termes qu'il employait tout à l'heure, il ne faudrait pas dire que ce serait l'"intégration véritable". Mais c'est le moment du tiers comme reconnu dans d'autres relations duelles. Je ne sais si cela vous satisfait. Moi, ça ne me satisfait pas non plus tout à fait.

.....

un étudiant : c'est à propos de votre traduction de "Vuncher-fuhlung" . Est-ce que vous tenez pour équivalent de le traduire, soit par voeu, soit par désir ? N'y a-t-il pas tout de même une certaine nuance, et même deux niveaux? Le Vunch n'est-il pas une certaine formulation du Désir qui reste inconnu ?

Ricoeur : oui. je suis bien embarrassé. D'ailleurs le mot "désir" n'est pas freudien. Freud parle de pulsion, de besoin, et les distingue, le besoin étant une notion biologique, tandis que le "Triebe" (qu'on a traduit par pulsion) est une notion de science humaine. Alors quel est le rapport entre "Triebe" et "Vunch" ? Dans un texte du chap. VII de la Traumdeutung, Freud rapproche les deux termes.

Le même ; Cela met en jeu la question du rapport entre processus primaire et processus secondaire, dans la mesure où le désir est toujours noué aux processus primaires, alors que le Vunch, une fois formulé, l'est aux processus secondaires.

Ricoeur : Et d'autre part, Vuncherfuhlung, c'est la définition même du processus primaire.

Le même : C'est pour cela justement que je pose la question.

Ricoeur : Moi, je ne suis pas sûr que le vocabulaire freudien soit accordé. Il y

a des époques dans le langage de Freud, Vunch appartenant au cycle de l'interprétation des rêves, alors que Triebe appartient au cycle des écrits de métapsychologie. S'agit-il de la même chose à ces deux époques différentes?. Vunch est un concept populaire rectifié, tandis que "Triebe" est un concept scientifique. Si vous voulez, Vunch est pris au langage ordinaire et prend une charge analytique volontaire,, alors que Triebe est pris plutôt au langage de la biologie, mais transféré dans le domaine psychanalytique. En ce cas, différents autrement que par leur origine ? Il est certain que Triebe a une extension beaucoup plus grande que Vunch. A vrai dire, Vunch n'existe que dans « *Vuncherfuhlung* », tandis que Triebe a toutes sortes de vicissitudes, de destin : par exemple, le refoulement et la sublimation sont des choses qui arrivent souvent au Vunch ? On pourrait dire que j'ai dissimulé cette difficulté de vocabulaire, en prenant un mot- « désir »- qui vient de la philosophie, et qui a une troisième origine coiffant plus ou moins les deux. Mais vous ? Comment résolvez vous la question ? Je ne veux pas du tout vous la retourner pour m'en débarrasser, mais...

Le même : Je dirais peut-être qu'il y a utilité à distinguer les deux niveaux. Tout en gardant la formulation que je donnais de Vuncherfuhlung, parler d'une réalisation du désir qui est purement inconsciente, et de l'accomplissement de voeu qui dépasse la formulation. Car le voeu, évidemment, est toujours formulé. Alors que le désir, appartenant à l'inconscient, n'est jamais formulé. Dans la Traumdeutung, il y a effectivement ambiguïté : les formules freudiennes ne se recourent pas.

Ricoeur : le chap.II de la « Traumdeutung » s'appelle " Vuncherfuhlung". Tout rêve, dit Freud, est réalisation d'un Vunch. Cela vaut donc pour tous les rêves possibles. Mais, vous savez, il dit : tous les rêves de craintes sont des rêves de désir : "Vunch" insiste sur le côté positif du désir, c'est le désir opposé à la crainte. D'autre part, n'oubliez pas que "voeu" ne traduit pas exactement "Vunch". "Vunch" ne se traduit pas rigoureusement en français : c'est l'optatif en général, c'est ce qu'on souhaite voir arriver. Si vous voulez, cela correspond chez Aristote, dans l'*Ethique à Nicomaque*, à la "Boulé", et qu'on a traduit précisément par souhait.

Contesse : On pourrait peut-être reprendre ici la question du rapport pulsion-désir. Vous savez que Freud dit que la seule visée de la pulsion est la satisfaction, et que la pulsion est sans objet. La pulsion vise donc la satisfaction alors que le désir vise la présence de la satisfaction. A partir de là on pourrait réinterpréter l'ensemble de l'oeuvre de Freud (remous dans la salle). Voir le rapport du désir avec l'avènement de l'Autre, à partir d'une situation archaïque de la pulsion, qui est véritablement, non pas peut-être, comme on l'a dit, une contingence de l'objet, mais bien sans objet.

Ricoeur : Moi, je ne connais pas de texte où il dise cela. Dans les "Trois essais", texte où il a vraiment élaboré la question, il dit ceci : l'objet est variable, mais il y a but, toute pulsion a un but.

Il faut toujours ramener Freud dans ses limites : il a dit il y a nombre de pulsions, moi j'en ai étudié une parce que c'est la plus commode, c'est ça que je trouve chez tous les malades, à savoir la pulsion sexuelle. Travaillons là-dessus. Les autres, je les appelle "pulsions du moi", et puis on en reparlera un jour. Un jour il en a parlé : le narcissisme. On dit : Freud, c'est le désir. Mais il a traité d'un problème bien particulier, à savoir que son étude de la sexualité infantine d'une-part, et celle des perversions d'autre part, celle des névroses en dernier lieu - ce triangle sur lequel est construite la théorie des "3 essais" - l'ont amené à dire que la sexualité n'est pas ce qu'on croyait, cad très exactement la forme génitale du vivant, la conjonction mâle-femelle, nais qu'elle était un faisceau de tendances parmi lesquelles il y en avait qui étaient destructrices, etc, et qu'elle est errante. Je crois que c'est l'errance qu'il a voulu dire. C'est toujours parce qu'elle doit apprendre son objet. On peut bien dire qu'elle est sans objet... mais alors c'est le genre de coup de pouce que tant de penseurs -, enfin que nous donnons tous à un moment ou l'autre au freudisme pour mieux comprendre. Mais, moi je ne crois pas que

Freud nous autorise à dire cela. Il y a un but déterminé, il y a un objet partial. Que ce but puisse être sans objet, voilà une proposition d'un autre ordre.

Contesse : Dans les "3 essais", Freud en vient à dire que l'expérience et l'observation de la sexualité de la petite fille montrent qu'il n'y a qu'une libido marquée du signe mêle de l'activité.

Ricoeur : Maintenant, Freud dira à la fin de sa vie qu'il y a une chose qu'il n'a pas résolu, c'est la sexualité féminine. Et il le répète(5).

Contesse : Que veut la femme ? voilà la question.

#### Notes de la rédaction

- 1 - cf. "Esprit", novembre 1963, "la pensée sauvage et le structuralisme" (la discussion avec Levi-Strauss)

- 2 - "Méditations cartésiennes", § 9, ed Vrin (1953), p.19 ; "Dans une évidence, l'adéquation et l'apodicticité ne vont pas nécessairement de pair. Peut-être cette remarque visait-elle au fond le cas de l'expérience transcendante du moi. Dans cette expérience, l'ego s'atteint lui-même de façon originelle. Mais dans chaque cas, cette expérience n'offre qu'un noyau d'expériences « proprement adéquates ». Ce noyau, c'est la présence vivante du moi à lui-même, telle que l'exprime le sens grammatical de la proposition: Ego cogito. Au delà de ce noyau ne s'étend qu'un horizon indéterminé, d'une généralité vague, horizon de ce qui, en réalité, n'est pas objet immédiat d'expériences, mais seulement objet de pensée, qui, nécessairement, l'accompagne. A cet horizon appartiennent le passé du moi, presque toujours totalement obscur, ainsi que les facultés transcendantales propres du moi, et les particularités qui, dans chaque cas, lui sont habituelles".

- 3 - J. Lacan, "l'instance de la lettre dans l'inconscient" ("la Psychanalyse", III, p. 70) : "je pense où je ne suis pas, je suis où je ne pense pas". Mais Lacan dit aussi : "Je suis un homme" dans sa pleine valeur ne peut vouloir dire que ceci : "je suis semblable à celui qu'en le reconnaissant comme homme, je fonde à me reconnaître pour tel" " (Revue fse de Psych., 1948, n° 3, p. 383)

- 4 - cf. Pierre Thevenaz, "la question du point de départ radical chez Descartes et Husserl" (in "Problèmes actuels de la Phénoménologie", Desclée, 1952) ; "l'homme et sa raison" (A la baconnière; Neuchâtel, 1957), et l'article de M. Ricoeur dans "Esprit", janvier 1957,

- 5 - Freud, Analyse terminée et interminable; trad, par A.Berman dans la "Revue française de psychanalyse", 1939, XI,1,cf. le chap. VIII.